1409

LE FRANCOIS AFFECTIONNE'

à ſa patrie.

M. DC. XLIX.

LE

FRANÇOIS

AFFECTIONNÉ.

LE FRANCOIS AFFECTIONNÉ A ſa patrie.

AGreables diuinitez,
Qui commandez ſur les citez
Et qui leur ſeruez de Genie
Si vous aimez vn peu la France & ſon Eſtat,
Guidez celle qui la manie
Et luy faites choiſir vn autre Potentat.
Penſez-vous qu'il eſt à rebours
Durant ce miſerable cours
A la France d'eſtre ſoumiſe
Au pouuoir d'vn meſchant qui luy ſemble fatal,
Et pillant iuſqu'à ſa chemiſe
Pour dérober ſon bien ne luy fait que du mal.
I'atteſte la terre & les cieux
Que bien ſouuent la larme aux yeux
De regrette dequoy ma liberté perduë
N'a plus de Princes ny de Roy,
Et dequoy la France eſt ſi gauë
De le faire regner ſur ſon peuple & ſur ſoy.
Mais François, ſçauez vous comment

L. 780819

Vous pourrez tous conioinctement
Apporter du remede à ce mal qui vous preſſe,
Souſtenez touſiours les beaux lys,
Aimez ſans fin Louys & luy faites careſſe,
Et vos maux ſeront abolis.
Ouurez vos tours & vos rempars
Pour receuoir de toutes parts
Et regaler chez vous les Princes & la Reyne,
Mais fermez-les bien viſtement
Quand ce monſtre qui les entraine
Voudra porter ſes pas en voſtre apartement.
Ayant chez nous noſtre ennemy
Nous ſommes vaincus à demy,
Pour donc vous maintenir mettez-vous en deffence,
Pointez ſi bien voſtre canon,
Que ce rouge mauuais y perde ſa puiſſance,
Et ſe retire vueille ou non.
Quand il ſe verra refuſé
Son eſprit eſt bien plus ruſé
Que de plus eſperer de vous faire dommage,
Sçauez vous ce qui en viendra,
Si vous faites paroiſtre vn ſi braue courage,
C'eſt qu'à la fin il s'en ira.
Fuſt il deſia bien loin d'icy
Ie n'aurois plus tant de ſoucy
Et viurois ce me ſemble auecque moins de peine,
Au moins me verroiſie ce bien,
Que vous vous ſeriez meus pour aſſouuir la Saine

Que

RBC/NcU

Que nous auons pour ce Vautrien.
Pardonnez à ma passion
Si i'en parle auec action,
Car estant bon François que sçauroisie mieux faire,
Que de parler pour mon pays,
Et de le consoler en vn si grand affaire
Où sont les peuples esbahys.
Depuis desia plus de dix mois
Que nous viuons dans ces abois
Sous l'apprehension d'vne pire fortune,
Tout le bien qu'on nous a promis
C'est que nostre disgrace estant toute commune
Nous mourrons trestous bons amis.
Aussi nostre esprit est si ioint
Que pas vn ne recule point
De faire son possible à d'estourner la guerre,
Ou bien s'il la faut soustenir
On n'en verroit pas vn qui ne courre grand erre
Pour tascher à se maintenir.
Mais las! à quoy tant de fureur,
Qui nous oblige à cette erreur,
Que ne reiettons-nous la terreur & les armes,
La Paix vaut mieux que le Dieu Mars,
Et l'oliue qui suit la rigueur des allarmes,
A de plus aimables regards.
Considerez combien de maux,
Combien de penibles trauaux

Nous a causé le trouble au milieu de la France,
Malgré l'Hyuer & la saison
Où la neige & le froid rompoit nostre asseurance
Nous auions quitté la maison.
Mais quel profit en auons-nous
Que de la perte & que des coups,
Combien d'inimitiez s'y sont elles formees,
Qui peut estre n'auront iamais
Le credit de se voir à la fin terminées
Mesme apres auoir eu la paix.
A lors que le despit des Roys
S'aigrit contre nous vne fois
Et qu'ils veulent en suite exercer leur colere,
Où trouuons-nous vn seul endroit,
Pour nous mettre à couuert d'vn si mauuais affaire,
Puis qu'vn suiet n'a iamais droit.
Les Roys atteignent de bien loin,
Rien ne peut eschaper leur poin,
Quand vous seriez tombez au centre de la terre,
S'ils ont dessein de se vanger
Ils vous feront chercher pour vous faire la guerre
Au climat le plus estranger.
S'y fie qui s'y veut fier,
Vn peuple quand il veut plier
Doit quitter tout respect & suiure la contrainte,
De murmurer entre les dents
N'est pas assez bastant pour tesmoigner sa crainte,

Et n'eſt rien bon qu'aux impudents.
Combien au milieu des debas
Auons-nous murmuré tout bas
Sans oſer deſcouurir le deſſein qui nous meine,
Mais enfin l'eſclat fut ſi grand
Que l'on vid eſclatter tout d'vn coup noſtre peine
De meſme qu'vn feu qui ſe prend.
Nous auions touſiours vn regret
Qu'on nous faiſoit vn mauuais trait,
Et que pour vn ſeul hõme on cherchoit noſtre perte.
Mazarin, nous deuons beaucoup
A ta mauuaiſe humeur, car eſtant deſcouuerte
Elle nous fit faire vn beau coup.
Tu ſerois encore auiourd'huy
Comme tu l'es de noſtre ennuy
Le volleur de nos biens & l'horreur de nos vies,
Et tu t'accorderois encor
Auec ces Partiſans qui comme des harpies
Pilloient noſtre argent & noſtre or.
Eſt-il pas temps de t'en aller?
N'es tu pas ſaoul de nous voller?
Prens nos corps ſi tu veux, & faiſant tee urée
Repais-en ton ventre gourmand,
Puis ſaoul de nous ronger va faire ton entrée
Chez l'Anglois ou chez le Flamand.
Ces peuples ſeroient malheureux
S'ils tauoient arreſté chez eux,

Car par tout où tu vas le malheur t'accompagne,
Si ce n'eſt que tu changerois
Si l'on te banniſſoit ſur la terre d'Eſpagne,
Eſtant fidelle aux autres Roys.
Mais à quoy vouloir te preſcher,
L'on ne te ſçauroit empeſcher
De ſuiure le malheur qui menace ta vie,
La France te verra mourir,
Et c'eſt le vray moyen d'accomplir ſon enuie
De te voir quelque iour perir.

FIN.